

P100

René

de famille
Marie-Louise
à 50 ans
Beauvais

Né à la Chapelle Aubry, le
20 mars 1798

Prof. à Combrée avant sa prêtrise
(Prêtre le 9 juin 1827 et
1819 à 1822, puis à partir de 1824

nommé au Collège de Combrée
le même jour

Aumônier de Combrée

Chanoine honoraire 6.6.1877

Décédé le 2 octobre 1881

Toname Angers 31.5.1817

ministé " 27.3.1819

o/d'abbé " 23 XII 1826

diacre " 10.3.1827

Prêtre à Combrée en 1810 à 12 ans

PHOTO

Ordo 1810

Il fut l'un des quatre clercs
amenés de Beaupréau par
François DROUET quand celui
ci vint à l'embarcadour où il
fonda le Collège

^{séminaire}
Après son ~~collège~~ alla ~~à~~ à
Montmaillart chez les Jésuites
comme prof 1822-1824

parents cultivateurs

S. B. 1881, n. 747, 753,

PIOU René

lettres d'honneur 6 juin 1877 (2071)

né La Chapelle Aubry 20 mars 1798

méta 9 juin 1827

prof, puis aumônier au collège de
Combray

décédé 2 octobre 1887

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSIEUR

L'ABBÉ PIOUS

Aumônier de l'Institution de Combrée
Membre honoraire de la Congrégation des Missions étrangères
Chanoine honoraire d'Angers

PRONONCÉE

DANS LA CHAPELLE DE L'INSTITUTION

LE 17 NOVEMBRE 1881

PAR

M. L'ABBÉ L. PICHÉRIE

ANGERS

HENRY BRIAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

62, rue Saint-Laud, 62

—
1881

Oraison Funèbre

DE

M. L'ABBÉ PIOUS

*Quomodo cecidit... qui salvum faciebat
populum Israël?*

Comment donc est tombé... celui qui
sauvait ici le peuple d'Israël?

C'est la parole que nous avons laissée involontairement s'échapper de nos lèvres, quand s'est répandue la première nouvelle que M. Pious n'était plus. Dans le sentiment d'une douleur qui se refuse à croire ce qu'elle redoute: Quoi! nous écriâmes-nous, est-ce donc vrai? Comment cela est-il arrivé? Comment cela a-t-il pu se faire, *quomodo cecidit?*... Hélas! l'étonnement naïf, l'incrédulité obstinée ont dû céder devant l'impitoyable évidence de la réalité, qui brise d'une main si cruelle des illusions si chères. Oui, il est tombé, celui à qui notre amour filial, joint à la longue habitude de le voir

vivre, attribuait une sorte d'immortalité. Il est tombé, cet homme que nous avons toujours vu debout, immobile au milieu des changements accomplis autour de lui, comme un roc immuable sur sa base séculaire. Il est tombé, cet arbre à la puissante ramure, au riche feuillage, où les oiseaux du ciel, accourus de tous les points de l'horizon, venaient avec tant de bonheur abriter leurs joyeuses multitudes. Il est tombé, lui qui paraissait enraciné dans votre sol aussi profondément que le chêne dans vos forêts, et en arrivant ici je n'en trouve plus que les débris que déjà recouvre et dévore la terre.

O Combrée ! il me semble qu'à cette chute, tu as dû être secoué jusqu'en tes fondements, de même que tout l'édifice tremble quand croule une des principales colonnes qui le soutiennent. O Combrée ! il me semble que ton ciel a pâli, quand s'y est éteint cet astre au doux éclat que nos yeux, souvent tournés vers lui, voyaient de loin planer et rayonner sur toi. Ah ! pleure, pleure, tu as un trop juste sujet de larmes. Mais si, ayant la plus grande part à la perte, tu as aussi la plus grande part à la douleur, tu ne seras pas seul à la ressentir. Le deuil qui remplit cette maison ne restera pas renfermé dans ses murs ; il débordera hors de son enceinte, franchira les limites de ce diocèse, et chose extraordinaire ! se propageant de proche en proche, s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. Oui, un jour, dans quelques semaines, dans quelques mois, le néophyte de l'Inde, de la Chine, de l'Océanie, des îles perdues dans l'immensité des mers, verra un nuage passer sur le front du missionnaire qui l'évangélise ; et s'il lui demande d'où vient l'expression de chagrin qui

assombrit son visage, l'enfant de Combrée répondra : Ah ! celui que dans mon affection j'appelais du nom de père, il n'est plus ! *Qui pro affectu pater appellabatur, vita functus est.* Et le néophyte, compatissant à la douleur de son apôtre, ajoutera sa tristesse aux larmes que nous versons ici ; de sorte que, par un privilège unique peut-être, la mort d'un simple aumônier d'établissement diocésain aura été un objet de regrets jusqu'en ces chrétientés inconnues, éparses sur les plages lointaines qui forment pour nous les confins de l'univers. Et cela est juste ; car il convient que celui qui, par lui-même ou par ses fils spirituels, a voulu faire partout le bien, soit regretté partout.

Et voilà l'homme dont on me demande de faire l'éloge en votre présence. Ah ! la disproportion n'est-elle pas trop grande entre le sujet et l'orateur ? Comment ne succomberais-je pas, écrasé sous le poids d'une tâche dont l'honneur est loin d'égalier le poids. Plaignez-moi donc dans l'état pénible où me jette le sentiment de mon insuffisance ; et veuillez me pardonner si je viens bégayer devant vous un froid et languissant discours, quand il faudrait chanter l'hymne de la louange, de la reconnaissance et de l'amour.

En 1810, deux voyageurs partaient de Beaupréau, tous deux légers d'argent et de bagages, mais riches d'énergie et de courage ; l'un chargé seulement de bons désirs, l'autre de pensées et de projets vastes comme son grand cœur. Après une longue route faite lentement et péniblement à travers une contrée inconnue, par des chemins impraticables en ce temps-là autrement qu'à cheval ou sur de lourds chariots traînés par des bœufs, arrivés au terme de leur voyage, ils durent éprouver quelque impression de tristesse, en jetant un premier coup d'œil sur les lieux où ils venaient fixer leur séjour. Le pays, plat et couvert, présentait l'aspect d'une immense forêt, d'un fourré épais, coupé de landes stériles, de maigres pâturages et de champs mal cultivés. Au milieu de ces bois, sur la déclivité d'un coteau, au point où la pente en s'allongeant vient mourir dans la plaine, quelques habitations de chétive apparence, jetées çà et là sans ordre, selon les exigences du terrain ou le caprice du constructeur, peuplées la plupart de familles pauvres comme elles : c'était Combrée. — Et maintenant je monte au haut du pavillon qui couronne cet édifice et je promène mes regards autour de moi. Quel spectacle différent se présente à mes

yeux ! La forêt a reculé, le fourré s'est éclairci, de larges routes portent partout le mouvement et la vie dans des campagnes fertilisées ; à mes pieds un bourg agrandi, régularisé, embelli, où tout respire, dans les hommes et les choses, le bien-être et le contentement : voilà le Combrée d'aujourd'hui. — A la vue d'un si complet changement, puis-je me retenir de m'écrier avec Bossuet : « Quel état ! quel état ! » Or le point de départ, la première cause de cette profonde transformation, c'est l'arrivée des deux pèlerins que la Providence vient d'amener ici. Bien aveugles les habitants de Combrée, s'ils ne le reconnaissent pas ; bien ingrats, s'ils pouvaient jamais l'oublier ! Ai-je besoin de vous faire connaître ces deux voyageurs ? Vous avez déjà prononcé leurs noms au fond de votre cœur. C'étaient M. Drouet et M. Piou.

Ces deux hommes semblaient faits pour se compléter l'un l'autre. Le premier prédestiné à l'action dans laquelle le projetaient toutes les impulsions de sa riche nature exubérante de force et de vie : à la fois curé de paroisse, principal de collège, professeur, surveillant, économiste, architecte et entrepreneur de son église et de son établissement, remplissant tour à tour ces divers rôles par un prodige d'activité renouvelé aussi longtemps que dura son isolement et l'insuffisance du nombre parmi ses premiers collaborateurs ; luttant contre des difficultés sans cesse renaissantes et haussant son courage à la hauteur de toutes les épreuves ; acculé quelquefois aux dernières extrémités, et quand on le croyait irrémédiablement perdu, trouvant dans son esprit fécond en expédients des ressources inattendues qui le dégageaient des plus mauvais pas ; condamné à de

plus rudes combats que M. Mongazon lui-même, qui du moins avait près de lui sa Maréchale d'Aubeterre ; tandis que dans cette paroisse de Combrée où la plus riche famille atteignait tout au plus à l'honnête aisance, qui donc a été la Maréchale d'Aubeterre de M. Drouet ? Certes, si jamais quelqu'un a mérité le nom de créateur, c'est bien lui ; car de rien et avec rien, il a fait quelque chose, la chose qui est devant nous, et elle est admirable à nos yeux, *et est mirabile in oculis nostris*. — L'autre, M. Piou, était encore à cette époque un enfant au seuil de la première adolescence. M. Drouet, qui avait cru remarquer en lui les signes d'une vocation sérieuse, l'avait emmené pour être le premier élève du collège qui existait déjà dans sa pensée. Il faut avouer qu'il avait eu la main heureuse. La pierre qu'il voulait jeter dans les fondements de son édifice était vraiment une pierre de choix, et bien fondée était la maison bâtie sur elle, *bene fundata est domus... supra firmam petram*. Car, qu'on ne s'y trompe pas, avec des qualités différentes, M. Piou n'avait pas une moindre vigueur de caractère que son protecteur. Mais cette énergie, prenant une autre direction, se tournait vers le dedans ; elle s'appliquait de préférence à la vie intérieure et aimait à se déployer dans la sphère des choses spirituelles ; de sorte que si l'on examine le genre et le résultat divers de leurs travaux, on voit que, dans cette belle création de Combrée, M. Drouet a formé principalement le corps et que M. Piou lui a surtout insufflé l'esprit qui en a fait une âme vivante, *et factus est in animam viventem*.

O vous, héritiers de leurs titres et de leurs fonctions, vous tous qui êtes entrés dans leurs travaux, maîtres,

pour les continuer, élèves, pour en jouir, ne perdez jamais le souvenir de ces hommes glorieux, les vrais pères qui vous ont engendrés à la vie; *viros gloriosos, parentes vestros in generatione sua*. Honorez toujours leur mémoire d'un pieux hommage, si vous voulez que Dieu vous accorde la longueur des jours; *honora patrem tuum, ut sis longævus super terram*. Que leurs images soient placées dans vos salons d'honneur, et leurs noms inscrits, au *memento* des morts, sur les diptyques de votre autel.

Cependant, tandis que M. Drouet bâtissait et bataillait, M. Piou grandissait. La succession des années le conduisait peu à peu au terme des études cléricales, et la carrière entièrement parcourue, il sortait du Grand Séminaire. A ce moment solennel, la Providence qui gouverne la vie des hommes en vue des secrets desseins qu'elle a formés sur eux, ménagea à M. Piou une situation exceptionnellement favorable pour achever sa formation spirituelle et sa préparation immédiate au ministère qu'il devait bientôt remplir. Elle dirigea ses pas vers le collège de Montmorillon, tenu alors par les Jésuites qui, peu nombreux en France à cette époque, utilisaient quelquefois dans leurs établissements le concours des ecclésiastiques séculiers. Là, employé à titre d'auxiliaire, il put pendant deux ans, étudier sur place et mise en œuvre la méthode de direction à laquelle la Compagnie doit la plus grande partie de ses succès dans l'éducation de la jeunesse. Là, il put s'approprier les trésors d'expérience accumulés par plusieurs générations de maîtres renommés; là, il apprit par le meilleur des enseignements en cette matière, celui de l'exemple, ce qu'on devine quelquefois

bien tard quand, abandonné à soi-même, on est obligé de le découvrir tout seul. Ce qui explique comment, le jour même où il entra en fonctions, mis d'avance à l'abri des tâtonnements et des méprises, sûr de ses principes et de sa marche, M. Piou commença comme d'autres seraient heureux de finir.

Mais déjà, à cette époque, un vent de passions mauvaises, venant des mêmes régions d'où il souffle aujourd'hui, commençait à se déchaîner sur la France, et bientôt emporta dans la tourmente tous les collègues des Jésuites, comme nous l'avons vu, hélas ! les renverser tous en un instant sous nos yeux. L'avenir de M. Piou eût pu sombrer au milieu de cette tempête, comme un beau navire brisé dans le cours de son premier voyage. Mais Dieu ne l'abandonna pas dans cette périlleuse conjoncture. Avant que l'orage n'éclatât dans toute sa violence, il le ramena vers Combrée et le poussa ainsi dans le port : je veux dire qu'il le ramena dans les lieux où il voulait désormais le fixer pour toujours. Combrée était le sol favorable où il devait pousser des racines si profondes et si fortes que rien que la mort ne l'en pourrait arracher ; c'était le climat propice où il devait atteindre toute la hauteur de sa taille et comme l'arbre planté près d'un courant d'eau vive, donner en son temps toutes ses fleurs et tous ses fruits ; *tanquam lignum quod plantatum est secus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo*. En effet, peu de temps après son retour, en 1829, on lui confia les fonctions d'aumônier.

Dans la distribution des emplois qui peuvent être assignés aux jeunes ecclésiastiques dans un collège,

c'était assurément obtenir la meilleure part. Car s'il y a un ministère excellent entre tous, c'est bien celui qui a pour objet direct et immédiat l'éducation chrétienne de la jeunesse. L'importance incomparable de cette grande œuvre a toujours été reconnue par les sages, et ce n'est pas aujourd'hui que personne pourrait songer à la contester, tant est éclatante la démonstration qu'en fournit aux plus aveugles ce qui se passe en ce moment sous nos yeux. Pourquoi la guerre sur le terrain de l'enseignement est-elle, d'un côté, poussée avec tant d'acharnement, et, de l'autre, soutenue avec tant d'énergie? N'est-ce pas qu'on s'accorde de part et d'autre à reconnaître que l'éducation de la jeunesse, en jeu dans cette lutte terrible, est d'un intérêt capital, et son importance suprême ne ressort-elle pas de cet accord entre des hommes si profondément divisés sur le reste avec toutes les clartés de l'évidence, qui seule a pu produire une telle unanimité? Aussi M. Piou estima-t-il à sa juste valeur le don qu'on lui faisait quand on le nomma aumônier du collège de Combrée. C'était le constituer le principal ouvrier de l'œuvre spéciale qu'il s'agissait avant tout d'accomplir. Car l'aumônier travaillant immédiatement sur les âmes, exerce par cette action directe une influence prépondérante sur la formation morale et spirituelle de la jeunesse commise à ses soins, formation qui constitue précisément l'éducation, j'entends l'éducation chrétienne, la seule qui mérite ce nom, parce que seule elle en remplit la signification. Tout en se confessant indigne, il remerciait Dieu d'avoir abaissé ses regards sur l'humilité de son serviteur et d'avoir daigné le choisir pour une si haute mission, et il s'écriait avec le

psalmiste : Le cordeau est tombé pour moi sur un lot excellent, *funes ceciderunt mihi in præclaris*, et la part d'héritage qui m'est échue est vraiment belle à mes yeux, *et hæreditas mea præclara est mihi*.

Mais si la fonction d'aumônier exaltait son zèle par son importance, elle le séduisait aussi par la facilité relative du succès et la fécondité des résultats. Là, en effet, on n'a point à lutter contre les obstacles que rencontre trop souvent le prêtre de paroisse qui exerce son ministère auprès des hommes faits. L'adolescent n'a point de parti pris contre le bien, ni d'engagements formels avec le mal ; son âme, comme un terrain vague, appartient au premier occupant ; tout dépend de la manière dont sera résolue la question de priorité. Si c'est Dieu qui gagne les devants et le premier fait acte de propriété sur ce jeune cœur qui n'a point encore connu de maître, soyez sûr qu'il gardera sa conquête ou qu'il la recouvrera. Et c'est ce que M. Piou répondait à ceux qui le plaignaient des pénibles mécomptes auxquels l'exposait l'inconstance proverbiale de la jeunesse. Oui, sans doute, disait-il, il est douloureux de voir des jeunes gens sur qui on a fait reposer les plus chères espérances, démentir tout à coup les promesses de leurs commencements ; tourner du côté du vice les regards et les désirs qu'ils avaient d'abord adressés à la vertu, puis, l'occasion venue, se jeter tête baissée dans l'abîme ; mais faut-il pour cela croire que tout soit irrévocablement perdu ? Non, ajoutait-il énergiquement ; et il avait raison. — Quand la lave d'un volcan, faisant éruption tout à coup, se répand en torrents de feu sur les campagnes environnantes, aucune force humaine ne peut à ce moment en arrêter le cours. Elle renverse,

elle brûle, elle dévore; et dans toute l'étendue où elle a promené ses fureurs, l'œil attristé n'aperçoit plus de toutes parts qu'un sol nu, aride et fumant. Mais attendez. Quelques années s'écoulent, la lave se refroidit, les pluies du ciel l'amollissent, les rayons du soleil la pulvérisent, elle se transforme peu à peu en terre apte à la culture, et dans ces champs désolés où régnait la mort, la vie renaît plus abondante et plus belle. Ainsi se passent souvent les choses dans l'âme ravagée par la lave des passions à l'âge de la fouguese jeunesse. Sous ses vagues bouillonnantes, fleurs d'innocence, moissons de mérites, édifices de vertus, tout disparaît en un instant, et l'on désespère de jamais rien voir s'élever sur de telles ruines. Un temps plus ou moins long s'écoule, et voilà que, quand la rosée de la grâce, le rayon de la charité divine vient à tomber sur cette terre incendiée, tout à coup on voit un germe vivace percer la couche épaisse qui le recouvre, monter, s'épanouir et donner dans l'arrière-saison une floraison et une récolte inattendues. — Ce jour-là, disait M. Piou, je suis dédommagé de tous mes travaux, consolé de toutes mes peines, et au lieu de dire comme quelques-uns, avec une amertume sans équité, qu'il n'y a rien à gagner avec les enfants, j'affirmerais plutôt qu'avec eux rien n'est jamais perdu.

Maintenant, si au nombre de ceux qui se relèvent ainsi après être tombés, vous ajoutez le nombre de ceux qui persévèrent sans fléchir, vous reconnaîtrez que le total forme la majorité des jeunes gens auxquels un aumônier zélé a consacré ses soins. Alors voyez la fécondité des résultats. Que de chrétiens déversés du collège dans le monde et qui, entrés dans

le courant social, bientôt en purifieront et en modifieront le cours ! Le mouvement commencé ne s'arrête plus. C'est chaque année une couche nouvelle qui vient se superposer à la précédente, en augmente l'épaisseur et la solidité, jusqu'à ce que toutes ensemble elles donnent à la digue une hauteur et une force telles que les flots ne pourront ni la renverser, ni la franchir. Ce n'est pas assez dire. Ici, les résultats ne s'additionnent pas, ils se multiplient. Ces adolescents sont de jeunes arbustes qui pousseront en leur temps de nombreux rejetons, lesquels se reproduisant à leur tour, finiront par peupler des régions entières, en changeront l'aspect, et donneront une physionomie chrétienne à un pays qui n'offrait auparavant que le spectacle de l'infidélité. — Ainsi se renouvellent les peuples, ainsi une nation peut changer de face dans le cours d'une seule génération ; car l'enfant d'aujourd'hui est l'homme de demain, et qui s'empare de l'un, s'assure de l'autre.

Pour tous ces motifs réunis, M. Piou, nommé aumônier, voulut l'être tout à fait, exclusivement, jamais autre chose ; et quand les infirmités de l'âge ne lui permirent plus de travailler au salut des enfants, il ne voulut plus s'occuper que du sien. C'est la fixité de ses principes sur ce point qui a fait l'unité de sa vie, et a soutenu jusqu'au bout sa persévérance dans l'exercice d'un ministère qui, si fécond et si consolant qu'il puisse être, a pourtant aussi ses fatigues et ses peines.

Dieu qui avait prédestiné M. Piou à la mission d'aumônier dans un collège, l'avait orné de tous les dons

propres à en assurer le succès. Dans les surabondantes largesses de sa munificence, ajoutant le surrogatoire au nécessaire, il lui avait départi même ces qualités physiques qui, chez celui qui les possède sans s'y complaire, sont comme un innocent appât pour attirer et prendre plus facilement dans ses filets la douce proie qu'il poursuit : une taille élevée, droite et souple, une démarche aisée, une attitude noble, un port de tête plein de dignité. Qui de nous ne croit voir encore ses traits aimables : ce visage souriant, ce front pur, cet œil limpide, au regard franc comme celui d'un enfant, avant qu'aucun vent d'orage n'ait effleuré son cœur ? Il est vrai que ces avantages extérieurs ne peuvent rien directement pour la sanctification des âmes. De l'ordre naturel, ils ne produisent, tant qu'ils y restent, que des effets naturels comme eux-mêmes. Mais quand ils sont l'expression matérielle des qualités morales, l'empreinte visible d'une sainte âme qui, en rayonnant dans son corps, l'imprègne de sa propre beauté, ces dons se transforment ; ils deviennent en quelque sorte spirituels comme la source d'où ils découlent, en tirent une vertu qu'ils n'auraient pas d'eux-mêmes et peuvent alors exercer une heureuse influence. L'enfant surtout en subit facilement le charme, et suit instinctivement le doux attrait qui le domine. Ainsi en était-il chez M. Piou. Son âme si pure transparaisait à travers son enveloppe corporelle comme une flamme enfermée dans un vase de cristal ; et, tout en voyant le reste, c'était elle seule qu'on regardait, elle seule dont on subissait le pieux empire.

Car elle était belle, cette âme, dans sa parure de vertus. C'était d'abord une haine profonde du mal, à tous les de-

grés et sous toutes les formes, cette haine parfaite dont parle l'Écriture, *perfecto odio oderam*. On eût dit que le péché lui causait une impression de douleur physique, tant était vif le sentiment d'horreur qu'il éprouvait en sa présence et qui contractait quelquefois les traits de son visage. C'était pour lui une sorte d'ennemi personnel avec lequel il était en état de guerre déclarée et perpétuelle. Il le poursuivait partout chez lui et chez les autres sans trêve ni merci. Oui, semblait-il s'écrier avec David, en stimulant son courage et s'excitant au combat, je le poursuivrai et je l'atteindrai, *persequar et comprehendam*; je tirerai mon glaive et je le frapperai du coup mortel, *evaginabo gladium meum et interficiet manus mea*; et il ne remettait l'épée dans le fourreau, que quand il croyait l'avoir exterminé.

Un grand chrétien de nos jours à qui l'on demandait qui il était : « Je suis, répondait-il, une âme qui cherche Dieu. » M. Piou aurait pu se définir ainsi lui-même. Il a cherché Dieu en toutes choses et l'a cherché lui seul. Il me semble entendre sortir de ses lèvres ce cri du psalmiste : *Quid mihi est in caelo aut quid volui super terram, nisi tu, Deus cordis mei et pars mea, Deus in æternum?* Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et qu'ai-je désiré sur la terre, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité? Dieu était le pôle autour duquel roulaient toutes ses pensées, le point fixe vers lequel se dirigeaient ses regards et ses pas. Si le prophète l'eût rencontré, sans doute qu'en le montrant il eût dit : Celui-là est de la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent la face du Dieu de Jacob : *hæc est generatio quærentium Dominum, quærentium faciem Dei Jacob*. Aussi avait-il à un haut degré cette simplicité du

regard spirituel qui, selon l'Évangile, donne un pur éclat au corps entier de nos actions ; *si oculus tuus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit.*

La crainte de voir la droiture de son intention fléchir insensiblement vers les créatures, par une déviation imperceptible, lui inspirait pour la louange une aversion instinctive. Malavisé celui qui aurait voulu lui faire accepter un compliment si adroitement caché qu'il fût sous le tissu délicat d'une phraséologie habile. D'une main brusque il déchirait l'enveloppe, démasquait le piège et déconcertait le malencontreux complimenteur par quelques mots qui traduisaient le sentiment de saint Augustin en même occurrence : Sachez que celui qui me loue, me flagelle, *qui me laudat, me flagellat.* Il se tenait ainsi en garde contre les pièges de l'ennemi intérieur que chacun de nous loge, et trop souvent nourrit sous son toit, l'amour-propre, ce voleur insigne, ce pirate aussi rusé que cupide qui donne quelquefois au navire le temps de compléter sa cargaison de mérites, tandis que du fond de quelque anse écartée il épie son retour, puis, quand il le voit revenir chargé de trésors, s'élance sur lui à l'improviste, le dépouille et le laisse ensuite rentrer vide au port. S'il le surveillait de si près, c'est qu'il redoutait d'être de ceux dont l'Évangile nous dit qu'ils ont reçu leur récompense ici-bas, *receperunt mercedem suam* ; récompense, ajoute l'évêque d'Hippone, aussi vaine qu'eux-mêmes, *receperunt mercedem suam, vani, vanam.*

Ainsi libre des liens qui auraient pu entraver son essor, son âme, avide de Dieu, le cherchait comme l'épouse des cantiques par tous les chemins où il espérait le rencontrer. Premièrement par la prière qui nous

approche de lui en nous élevant vers les hauteurs où il habite. Tour à tour vocale ou mentale, elle était chez lui presque continuelle. Aussitôt que la cessation de toute occupation obligatoire lui laissait libre l'emploi de son temps, il y revenait par une pente naturelle et en reprenait avec bonheur l'exercice à regret interrompu. Allait-on souvent dans sa chambre, sans le trouver le chapelet entre ses doigts, on à la chapelle sans le découvrir quelque part aux pieds de la sainte Vierge ou du Saint-Sacrement? Et quelle attitude recueillie! quelle expression de piété! Quel vif sentiment de la présence de Dieu! Les Livres Saints nous parlent d'anges qui avaient une figure d'homme. Pour nous, quand nous le voyions aussi absorbé dans la prière, renversant les termes du texte sacré, nous disions dans la naïveté de nos impressions d'enfant, que c'était un homme qui avait l'air d'un ange.

Rassasié de prières, il offrait à son âme un autre aliment dont le goût différent entretenait sa faim spirituelle, de même que l'appétit d'un convive, assis à une table abondante, est soutenu par la variété des mets qu'on lui présente. Il la nourrissait de pieuses lectures. Saint Liguori avec ses Gloires de Marie et ses Visites au Saint-Sacrement; Grenade avec son Guide des pécheurs; Rodriguez avec sa Perfection chrétienne; Scupoli avec son Combat spirituel, étaient les auteurs préférés dont il savourait plus habituellement la saine et substantielle doctrine. Sans doute que cette lecture était avant tout pour lui un exercice spirituel, fait en vue de son avancement personnel dans la vertu. Mais par une conséquence naturelle, ce qu'il faisait ici pour lui-même tournait immanquablement au profit des autres. Il ajou-

tait des connaissances nouvelles à celles que lui avaient inculquées ses premiers maîtres dans la direction des âmes ; il fécondait le fonds qu'il avait reçu, il enrichissait son trésor ; et tout cet ensemble de principes, de pensées, de maximes, qu'il avait largement fait entrer dans le courant de sa propre vie, s'y changeait en une substance nutritive pour sustenter ses fils spirituels, de même que, par une élaboration mystérieuse, la surabondance des aliments qu'elle prend se change dans le sein de la jeune mère en un lait savoureux pour nourrir son nouveau-né.

Enfin, à tous ces moyens de perfection déjà si puissants par eux-mêmes, M. Piou ajoutait la pratique d'une vie mortifiée. Sans doute il ne se livrait pas à ces austérités dont le récit nous effraie dans l'histoire des anachorètes ou des trappistes. En eût-il eu le désir, la discrétion lui eût fait un devoir de s'en abstenir ; car dans la mortification, le genre est déterminé et le degré mesuré par la quantité de forces dont on doit garder la libre disposition pour remplir les devoirs de son état. Or, M. Piou était aumônier de collège et l'on sait quelle dépense de vigueur, même physique, exige le ministère actif auprès des jeunes gens, quand on veut l'embrasser dans toute son étendue et lui faire donner tous ses fruits. Mais si ses devoirs d'état ne lui permettaient pas un mode ou un degré de pénitence qui eût trop exténué ses forces, il se dédommageait par un train de vie qui, à la longue, est aussi pénible à la nature que de rudes mortifications corporelles. Il la tenait sous le joug d'une règle sévère et dans la privation presque absolue de ce qui peut flatter ses plus innocentes inclinations ? Absorbé dans les occupations sérieuses et le recueillement habi-

tuel que lui imposaient ses graves fonctions, lui a-t-il jamais fait la concession de ce qu'on appelle un plaisir? Douces causeries, gaies réunions d'amis, agréables promenades à la campagne, joyeuses visites à un ecclésiastique du voisinage heureux lui-même de recevoir un confrère et lui faisant cet accueil aimable qui est un si doux repos pour l'esprit et pour le cœur, tous ces délassement chers à sa nature accablée parfois de fatigue et d'ennui, ne s'en est-il pas bien rarement procuré la jouissance? Les vacances mêmes, qui amenaient forcément la suspension de son travail ordinaire, ne lui apportaient pas de distractions inaccoutumées; point de voyages aux contrées lointaines, pas même une course rapide au pays natal. Il restait solitaire dans le désert morne d'un collège vide de ses habitants, n'ayant pour occuper sa pensée, en dehors de ses pieux exercices, que le souvenir des absents qu'il avait vus partir avec inquiétude et dont il attendait le retour avec une anxiété plus grande encore, ne sachant quels ils lui reviendraient. Et sa vie s'en allait ainsi roulant monotone dans le cercle rigoureusement fermé d'occupations uniformes, et cela a duré cinquante-deux ans! cinquante-deux ans pendant lesquels il a vu disparaître par la mort ou l'éloignement tous ses premiers compagnons de route; cinquante-deux ans, durant le cours desquels il a vu la face du collège, maîtres et élèves, se renouveler dix fois tout entière, chaque changement lui amenant des visages nouveaux et de nouveaux caractères, et un perpétuel recommencement des mêmes efforts soit pour réformer les uns, soit pour s'accommoder aux autres, à travers des difficultés et des répugnances croissantes avec l'âge qui, pour les idées, les goûts, les manières de voir et de

faire, le séparait de plus en plus, lui désormais vieillard, de jeunes professeurs et de petits enfants ! Cinquante-deux ans de cette existence pauvre, humble, effacée, contrainte, avec une âme expansive et ardente, quelle pénitence pour la nature ! Et pourtant il y ajoutait des mortifications plus cachées que le hasard seul a fait découvrir à quelques-uns sans qu'il s'en doutât. Un jour, un jeune élève le heurta légèrement au côté dans l'évolution d'une course rapide. Il poussa un cri de douleur hors de toute proportion avec le faible choc qu'il avait reçu. Ceux qui l'entendirent en comprirent la signification. La nature surprise avait involontairement trahi le secret de ses austérités.

Ayant ainsi formé en lui l'homme spirituel, M. Piou, puisqu'il est vrai que le semblable produit naturellement son semblable, était devenu parfaitement apte à communiquer aux autres la vie spirituelle qu'il possédait en une si large mesure.

Le principe fondamental de sa direction était aussi simple que sûr. Il peut se ramener à la belle devise que les Canadiens catholiques ont si heureusement choisie : « Aime Dieu et va ton chemin » ; ce qui est la traduction presque littérale de la célèbre parole de saint Augustin : « Aime Dieu et fais ce que tu voudras », *ama et fac quod vis*. Aimer Dieu, en effet, tout est là ; c'est l'abrégé et la perfection de la loi ; c'est le commencement et la fin, l'alpha et l'omega. Avec cet amour on ne s'égare jamais quelque chemin que l'on prenne, parce que c'est lui qui nous y pousse ; et l'on peut faire impunément ce que

l'on veut, parce que tout ce qu'on veut est inspiré par cet amour. Sûr de la solidité de son principe, comme de la nécessité absolue de sa mise en pratique, M. Piou était fortement résolu à le faire triompher par tout moyen et à tout prix dans le cœur de ses enfants, parce qu'il savait que de son acceptation, au moins au degré suffisant qu'exige l'état de grâce, dépendait le salut éternel de l'âme qui lui était confiée. C'est sur ce point qu'il engageait d'abord la bataille, et il la menait vivement jusqu'à ce qu'il eût remporté la victoire. Dans cette lutte à outrance, c'était pour celui qu'il attaquait un rude joueur. Il le tâtait de tous côtés pour trouver le point vulnérable, il le pressait, ne lui laissait pas de repos jusqu'à ce qu'il l'eût à merci. Et quand la résistance, en se prolongeant, lui faisait craindre une issue fatale, considérant que, sans cet amour essentiel de Dieu, cette chère âme marchait tête baissée à sa perte éternelle, ému de pitié, transporté d'un saint courroux, il la chargeait dans un élan suprême, et, si j'ose ainsi parler, lui mettant sur la gorge le glaive flamboyant de sa brûlante parole : Rendez-vous à votre Dieu, lui criait-il, rendez-vous, malheureux, ou pour l'éternité, vous êtes mort, Ah ! quelques-uns peut-être trouvaient dur à recevoir un choc si vigoureux. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas le leur faire subir. Quand il y va du salut, tenter tout ce que l'on peut est un devoir, l'omettre une trahison. Ainsi pensaient, ainsi agissaient tous les grands directeurs des âmes. Que l'on parcoure la vie de saint Philippe de Néri, de saint Alphonse de Liguori, on y trouvera cent exemples de ces assauts désespérés livrés à des cœurs rebelles. Il est assez fameux le trait de saint Ignace poursuivant partout Xavier de son fati-

dique refrain : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? » et j'entends le grand apôtre dire à Timothée, d'aller quand il le faut jusqu'à l'incrédation ; *argue, obsecra, inerepa*. Pour nous, ô Père bien-aimé, qui vous avons connu à l'époque de votre plus ardente jeunesse, non, nous ne vous reprochons pas de nous avoir trop vivement poussé. Nous nous accuserions bien plutôt nous - même de n'avoir pas suivi assez docilement l'impulsion que vous nous avez donnée.

Quand il avait obtenu le point essentiel, quand il avait inspiré à son fils spirituel cet amour suffisant pour le tirer de l'état du péché mortel, il commençait un nouveau travail pour développer les résultats si heureusement acquis. Il disposait dans son âme comme une suite d'échelons qu'il essayait de lui faire monter successivement pour le faire arriver plus haut, échelons semblables à ces degrés d'ascension que le juste établit dans son cœur, selon le Psalmiste : *ascensiones disposuit in corde suo*. Il l'initiait alors aux principes élémentaires de la vie intérieure suivant son âge et sa capacité. Avant tout, il lui recommandait de se tenir et de marcher toujours autant que possible en la présence de Dieu, lui faisant remarquer que cette pratique fidèlement observée rendait presque impossible au moins tout péché grave, selon l'admirable exclamation de Joseph dans la maison de Putiphar : « Comment pourrais-je offenser le Seigneur en sa présence ? » et qu'elle mène presque infailliblement à la perfection celui qui en conserve l'habitude ; *ambula coram me esto perfectus*. Il voulait qu'il s'accoutumât à sentir fixé sur lui cet œil redoutable auquel rien n'échappe des moindres battements de notre cœur, *Deus*

intuetur cor. Il le suppliait de ne rien faire par des motifs purement humains, mais à surnaturaliser toutes ses actions en les rapportant à Dieu, en les faisant pour l'amour de lui et uniquement en vue de lui plaire, répétant sans cesse que ce qu'on ne fait pas pour Dieu est perdu pour l'éternité.

A mesure qu'il le voyait entrer dans ces sentiments il cherchait à l'y fortifier par quelques pratiques de dévotion simples et solides. Il en suggérait une entre autres bien délaissée aujourd'hui où la croyance aux bons et aux mauvais esprits est si affaiblie parmi les fidèles eux-mêmes ; une dévotion d'un caractère naïf et suave qui a de si gracieuses harmonies avec l'âge et le naturel de l'enfant, je veux dire la dévotion aux saints Anges et en particulier à l'Ange gardien. Il nous représentait celui-ci marchant à nos côtés dans sa pureté radieuse, nous enveloppant de son auréole d'innocence comme d'une cuirasse impénétrable aux traits de l'ennemi ; veillant sur nous, la nuit, pour nous protéger contre cette chose qui rôde dans les ténèbres, *a negotio perambulante in tenebris*, et, le jour, pour nous défendre contre le démon du midi, *a daemonio meridiano* ; compagnon fidèle, ami vertueux qu'il fallait bien nous garder de contrister par le plus léger manquement, et avec lequel, autant que le comportait notre humaine nature, nous devons rivaliser de simplicité, de modestie et de candeur. Que de fautes il a fait éviter, que de victoires il a fait remporter à ses petits enfants, rien que par la crainte d'affliger leur Ange gardien !

Mais ce n'était là qu'une première étape bientôt franchie. Des Anges il nous conduisait à leur Reine. Le culte de Marie ! Ah ! qui ne sait combien il lui était

cher ! C'était par sa dévotion à Marie que M. Piou était surtout connu parmi nous. La dévotion à Marie lui donnait à nos yeux au milieu de ceux qui l'entouraient sa physionomie particulière ; c'était le cachet de son individualité. Le nom de Marie était sans cesse sur ses lèvres. Il le mettait au commencement et à la fin de tous ses cantiques, comme David celui de Jérusalem sa cité chérie. C'était le sujet habituel, j'allais dire perpétuel de sa prédication. Pas une des invocations de ses litanies qu'il n'ait commenté, pas un de ses mystères qu'il n'ait exposé, pas un de ses titres glorieux qu'il n'ait cent fois exalté. Quand il avait entamé quelque'un de ces sujets, les pensées affluaient à son esprit, les sentiments se pressaient dans son cœur, et sa parole coulait à flots intarissables ; et quand il avait terminé, il trouvait qu'il n'avait rien dit ; il se proposait de reprendre la matière en une autre occasion, et de la traiter avec plus d'abondance, croyant avec saint Bernard que quand il s'agit de Marie, on n'en peut jamais dire assez, *de Maria nunquam satis*. Parler de Marie était un miel exquis pour ses lèvres, *mel in ore*, une musique enchanteresse pour son oreille, *in aure melos*, une extase de joie pour son cœur, *in corde jubilus*. Marie ! Marie ! ô bien-aimé Père, est-ce qu'à ce nom vous ne tressaillez pas dans la couche de poussière où vous dormez ? selon qu'il est écrit : *Sancti lætabuntur in cubilibus suis*.

Toutefois M. Piou était trop instruit de la doctrine chrétienne pour ignorer qu'il est une dévotion encore plus haute que celle de la sainte Vierge, et que si Marie est la Reine des Anges, Jésus est le Roi de la terre et des cieux. Aussi dans ses vues, Marie était le chemin pour nous mener à Jésus, la porte ouverte pour nous

donner accès auprès de lui. Sa devise était : Tout par Marie, et non pas tout pour Marie, et c'était à Jésus que par Marie, il voulait nous conduire ; il ne se croyait arrivé au terme de ses travaux que quand il nous avait remis entre ses bras. Aussi avec quel zèle il s'appliquait à nous inspirer l'amour de la communion, de la communion fervente d'abord, ensuite de la fréquente communion. Goûtez, mes enfants, nous disait-il, ah ! goûtez et voyez combien le Seigneur est doux ; *gustate et videte quoniam suavis est Dominus* ; buvez, enivrez-vous de ce vin exquis, *bibite, et inebriamini* ; mangez avidement ce pain où les rois eux-mêmes trouvent un goût délicieux ; *deicias præbens regibus*. Et à sa voix l'on voyait des groupes entiers d'adolescents de quinze à vingt ans, saintement affamés de l'aliment sacré dont il leur vantait la douceur, s'avancer vers le sanctuaire en s'écriant dans la ferveur de leur âme : « Oui, j'irai à l'autel du Seigneur ; j'irai à ce Dieu qui réjouit ma jeunesse, » *introibo ad Deum qui lætificat juventutem meam* ; et ils venaient s'asseoir à la table sainte tous les huit jours, et quelques-uns plusieurs fois par semaine. Ah ! avec quelle effusion de tendresse et de grâces Jésus-Christ, dont les délices sont d'être parmi les enfants des hommes, ne se communiquait-il pas à ces jeunes gens qui lui donnaient naïvement leur premier amour et que souvent il dégoutait à jamais d'en connaître aucun autre ? Chez combien d'entre eux n'a-t-il pas sauvé la plus belle en même temps que la plus fragile des vertus en faisant tomber ainsi souvent sur la fournaise ardente de leur cœur en feu la rafraîchissante rosée du sang de Jésus-Christ ? — Et maintenant, si l'on considère que M. Piou a été l'ardent promoteur du culte

de la sainte Vierge à une époque de foi attiédie et de somnolence religieuse où il était parmi nous sans relief et sans éclat ; qu'il l'a été alors quel'on n'avait pas encore entendu parler du mois de Marie, de la médaille miraculeuse, de l'archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires ; bien longtemps avant les événements merveilleux accomplis de nos jours qui, en remuant le monde chrétien, ont tourné tous les regards vers la miséricordieuse Mère du Sauveur, et fait comprendre au dernier des fidèles la place suréminente que Marie occupe dans l'économie de la religion et le rang d'honneur que tient son culte dans l'ordre des dévotions catholiques ; si l'on songe, d'un autre côté, qu'il a été le fervent zélateur de la communion fréquente en un temps où cette pratique rencontrait plus de critiques que d'approbateurs, avant l'évolution produite sur ce point dans les esprits par la vulgarisation des œuvres de saint Liguori et le triomphe de ses principes, quand prévalaient encore auprès du plus grand nombre, je ne dis pas les doctrines, mais les habitudes implantées par la longue influence du jansénisme en nos contrées ; on pourra apprécier avec quelle étonnante sûreté l'instinct de sa piété, dirigé par l'esprit de Dieu, l'avait conduit aux vraies sources de la vie chrétienne ; on saura ce qu'il valait comme directeur des âmes et guide de la jeunesse, et quelle grâce signalée Dieu a faite au collège de Combrée, en lui accordant d'être pendant plus de cinquante ans le sanctuaire béni où a brûlé devant le Seigneur cette lampe ardente et luisante : *lucerna et lucens*.

La mise en action des grands moyens de sanctification qu'offre à l'âme chrétienne la pratique des dévotions fondamentales de la religion et la réception fré-

quente des Sacrements qu'aucune dévotion n'égale ni ne remplace, ne suffisait pas encore à M. Piou qui voyait toujours dans son œuvre des lacunes et des imperfections. Il y ajoutait, comme moyens subsidiaires, certaines industries imaginées par un zèle ingénieux pour en préparer, en conserver, ou en compléter les heureux effets. Un de ses premiers soins quand il fut nommé aumônier de Combrée, fut d'y instituer les congrégations. Le collège, dit-on, est un petit monde. Or, dans le monde, les âmes se partagent en deux catégories bien distinctes. Les unes s'en tiennent à l'observance des simples commandements. Quand elles ont accompli les prescriptions de la loi, elles ont atteint la limite de leurs forces morales et leurs aspirations sont épuisées ; elles semblent ne rien imaginer au delà, elles font d'un pas languissant leur chemin dans la plaine unie et monotone, sans éprouver ni le besoin ni l'envie de monter plus haut. Les autres, au contraire, se sentent mal à l'aise dans ces bas-fonds. L'horizon n'y est pas assez vaste, la lumière assez vive, l'air assez abondant ni assez pur. Elles tournent leurs regards vers les montagnes dont la cime touche le ciel. Je veux dire que dédaignant le niveau abaissé des préceptes, elles aspirent à marcher par le sentier plus élevé des conseils ; elles ajoutent aux devoirs généraux, s'imposent des obligations surérogatoires, embrassent un train de vie plus sévère ; enfin, rapprochées entre elles par la communauté des sentiments, constituent par leur association ce qu'on appelle les Ordres religieux, qui sont si bien des congrégations au milieu du monde, que même souvent ils en prennent et en reçoivent le nom. Il en est de même dans un collège. Les enfants qui s'y trouvent réunis se

distinguent en deux groupes bien différents. Les uns se contentent de remplir sans manquement grave le gros de leurs obligations. S'ils ne veulent pas rester en deçà de la ligne du strict devoir, encore moins peut-être veulent-ils aller au delà ; ils ont observé la lettre du règlement ; ne leur demandez rien de plus ; ils en semblent incapables et se montrent même quelquefois étonnés qu'on ait l'air de désirer qu'ils en fassent davantage. D'ailleurs, ils ne méritent ni punition, ni blâme, ils sont réguliers. Les autres ont plus de ressort et d'élan. S'ils pratiquent la règle comme les premiers, ils veulent du moins l'observer par des motifs plus élevés et avec des dispositions plus nobles. Il ne leur suffit pas d'être irréprochables ; ils aspirent à une certaine surabondance de justice ; ils voudraient grandir en vertu comme en science et devenir, s'il est possible, des écoliers parfaits. Aux premiers les exercices généraux de la maison suffisent ; aux seconds, il faut des secours plus particuliers, et c'est à ce besoin que répondent les congrégations. Ces institutions ont donc leur légitime raison d'être ; car si elles ne sont pas de l'essence même de la vie chrétienne dans un collège, elles appartiennent du moins à son intégrité. M. Piou excellait dans ce genre d'apostolat. Il s'y révélait tout entier. C'était là qu'il fallait l'entendre pour savoir comment il maniait un auditoire d'enfants. Complètement sous le charme, nous l'écoutions immobiles et buvant à longs traits les eaux jaillissantes de son éloquence primesautière, sans art et sans apprêt. Sa parole courait dans nos rangs, de même que la flamme dans un lieu planté de roseaux qu'elle consume en un instant, *tanquam ignis in arundineto*. Nous sortions de cette petite chapelle ainsi que d'un

cénacle où nous aurions été touchés par une langue de feu, nous disant l'un à l'autre, comme les disciples d'Emmaüs. « Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant au dedans de nous pendant qu'il parlait; » *nonne cor nostrum erat ardens in nobis dum loqueretur?* A ce moment, il eût obtenu de nous tout ce qu'il eût voulu; pas de sacrifices que nous n'eussions accomplis à sa parole; car les enfants dont on dit quelquefois qu'ils ne sont capables de rien, sont au contraire capables de tout.

C'était parmi les membres de ses Congrégations que M. Piou prenait les instruments propres à étendre son action là où il ne pouvait l'exercer lui-même. Soit qu'il eût peur de compromettre le prestige de son ministère, soit qu'il craignît de gêner la libre expansion de nos joies folâtres pendant les récréations, il ne faisait sur nos cours que d'assez rares ou du moins de fort courtes apparitions. C'était à ses yeux une lacune dans son apostolat; et il ne pouvait la constater sans songer à la remplir. Il faisait donc choix des plus fervents et des plus populaires parmi ses congréganistes et les constituait ses lieutenants. Ils étaient chargés de rabattre vers ce grand chasseur d'âmes la proie qu'une fuite obstinée éloignait trop de ses atteintes. Que de défections il a ainsi prévenues! Que de retours il a adroitement ménagés par cette ruse innocente! Comment se défier d'un camarade, d'un ami? On voyait dans l'observation qu'il murmurait discrètement à l'oreille, moins un reproche, ou une leçon, qu'une marque d'affection; et pouvait-on y répondre autrement que par la cordiale promesse d'en tenir compte? Il est vrai que le succès de cette intrigue d'un nouveau genre, ourdie en faveur

de ceux-là mêmes contre qui elle était dirigée, exigeait des acteurs parfaitement aptes au rôle qu'ils devaient remplir. Mais quand on se rappelle, en songeant à ce qu'ils sont devenus, les Piron, les Delphin Moreau, les Frémont, les Bréhéret, les Couturier, on est obligé d'avouer que M. Piou savait bien les choisir.

Enfin, quand employés tour à tour, tous ces moyens n'avaient pas donné le résultat désiré, il restait à M. Piou une ressource suprême. Je ne sais quel vieux général a dit qu'au moment même où la bataille paraît le plus irrémédiablement perdue, il ne faut pas suspendre un instant le feu, mais continuer à tirer toujours, parce que c'est peut-être le dernier coup de canon qui tuera l'ennemi. M. Piou pensait comme lui, et agissait en conséquence. Il luttait jusqu'au bout, et son dernier coup de canon dans le genre de combat qu'il livrait, c'était un tête à tête avec lui dans sa chambre. Car c'était un usage qu'il avait établi, de nous recevoir, ou de nous appeler les uns après les autres auprès de lui pour nous entretenir quelques instants en particulier, et à son avis, ces entrevues courtes mais d'une périodicité assez fréquente, étaient le complément indispensable du ministère qu'il exerçait au confessionnal ou dans la chaire. En effet, disait-il, la prédication publique s'adressant indistinctement à tous reste forcément dans des généralités sans application spéciale aux besoins personnels de chacun des auditeurs; d'un autre côté, il y a bien des choses que la gravité du Sacrement et la brièveté du temps dont on dispose ne permettent pas de dire au tribunal de la pénitence. Il fallait donc, selon lui, créer une autre occasion de donner un supplément nécessaire de conseils et d'ins-

tructions. Cette occasion, c'était l'entretien particulier où il échangeait les fonctions austères et solennelles du confesseur et du prédicateur contre le rôle plus intime et plus familier du Directeur. La direction! ministère difficile, mais essentiel à remplir quand on veut être vraiment Père spirituel, avec tout ce que comporte un si beau nom! La direction! besoin impérieux de l'enfant, ce novice de l'existence, à qui la nature elle-même impose l'absolue nécessité d'une imitation patiente et progressive, d'un enseignement détaillé et précis en tout ordre de choses et par conséquent dans la vertu, comme dans les autres sciences. La direction! Que M. Piou était puissant dans l'exercice de ce ministère, et qu'il était difficile de lui opposer une longue résistance! Comment ne pas subir la bénigne influence qu'il exerçait avec tant de charme? Il était si bon; son accueil était si bienveillant et si aimable! Quand on arrivait à lui, les lèvres n'étaient pas encore ouvertes que déjà l'était le cœur. Il n'avait pas à déployer une stratégie savante pour nous arracher à force d'habileté des secrets qui ne demandaient qu'à se livrer à lui. Et avec quel art plein de délicatesse il savait en user pour nous donner l'avertissement opportun, le conseil utile, l'éclaircissement nécessaire; sobre de reproches, abondant en paroles d'encouragement et de consolation. On se retirait d'auprès de lui la volonté raffermie, le cœur content, en se promettant de ne pas trop retarder le jour où l'on reprendrait un entretien si profitable et si doux. C'était là aussi qu'il attendait les rebelles obstinés qui avaient résisté à tout; là qu'il leur livrait le dernier assaut le plus souvent victorieux. Il avait des mots si pénétrants, des cris de l'âme si touchants, parfois des

intonations de voix si caressantes, puis tout à coup des accents si foudroyants, que séduit ou déconcerté, le révolté jusque-là indomptable sentait soudain fléchir sa résistance, et se rendait sans condition, aussi heureux de sa défaite que le vainqueur de sa victoire. Combien de fois n'avons-nous pas été témoins de ces changements aussi complets qu'inattendus? Un disciple, noté dans toute la maison pour sa paresse, sa dissipation et son indiscipline, devenait presque sans transition le modèle de ceux qu'il avait scandalisés. Qu'était-il donc arrivé? M. Piou, et la grâce à sa suite, étaient passés par là.

Est-il étonnant qu'avec une connaissance si approfondie, une application si habile des vrais principes de la vie spirituelle, M. Piou ait obtenu des résultats extraordinaires? C'est bien plutôt du contraire qu'il faudrait être surpris. Car c'est une loi constante de l'ordre surnaturel que la correspondance à une grâce moindre en attire immédiatement une plus grande, *quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam...* Par conséquent, si la correspondance a été persévéramment fidèle, la grâce sera toujours croissante, et cette âme qui aurait végété dans les degrés infimes de la vertu et du mérite, s'élevant sans cesse, finira par arriver à un état supérieur à celui auquel elle semblait prédestinée. Elle entendra le président du festin lui dire devant les autres convives laissés à leur place : « Mon ami, montez plus haut » : *amice, ascende superius*. Or, il est moralement impossible que, parmi les âmes confiées à

un aumônier zélé, dans un établissement considérable, il n'y en ait pas un certain nombre qui correspondent dans une large mesure aux soins qu'il leur prodigue. Qu'on cesse donc de s'étonner de cette floraison d'apôtres qui s'est épanouie entre les mains de M. Piou. C'est le résultat naturel de l'admirable culture qu'il savait donner aux âmes, et non pas l'effet passager d'un vain enthousiasme imprudemment excité. Ainsi en a jugé l'autorité la plus compétente et la plus irrécusable, parce qu'elle est en même temps la plus intéressée à ne pas se tromper en si grave matière. Les Supérieurs des Missions Étrangères ont si bien constaté la valeur des sujets formés par M. Piou et la solidité de leurs vocations, qu'en témoignage de reconnaissance et d'estime, ils lui ont décerné le titre exceptionnel de membre honoraire de leur Congrégation. J'ai dit, et tout le monde le sait, que M. Piou avait une vive répugnance pour toute distinction honorifique. Mais je n'oserais pas affirmer qu'il a été insensible à celle-là; car elle lui apportait deux choses infiniment précieuses à ses yeux : le plein repos de sa conscience, et la sanction autorisée de sa direction tout entière. O vous donc qui, sous son souffle ardent, avez senti la flamme de l'apostolat s'allumer dans votre cœur, partez hardiment; vos juges en seconde instance et en dernier ressort vous l'assurent, c'est la voix de Dieu qui vous appelle. Partez, nos acclamations vous saluent, notre admiration vous suit, nos vœux vous accompagnent. Allez éveiller à la vie les nations assises à l'ombre de la mort. Les îles lointaines vous attendent; les peuples barbares vous voient venir avec transport. Quels sont ceux-ci, disent-ils, qui volent comme des nuées? Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qui

descendent à nous du haut des montagnes pour nous apporter les biens et nous annoncer la paix ! Quels sont ces hommes ? Ce sont les fils spirituels de M. Piou. O Combrée, petite bourgade, tu n'es pas la dernière des cités de l'Anjou, car c'est de toi que sont sortis en grand nombre les chefs qui régissent au loin le peuple d'Israël. Et à qui dois-tu en grande partie cette gloire ? A ton aumônier, à M. Piou, qui a allumé la première étincelle du feu sacré dont brûlent ces hommes apostoliques.

Aussi, quand quelque circonstance extraordinaire les ramènera vers les doux rivages de la France, leur premier besoin sera d'accourir à Combrée, pour déposer leurs lauriers aux pieds de M. Piou et lui faire hommage de leurs couronnes ; et l'on verra un évêque missionnaire, laissant un instant de côté sa dignité suréminente, s'incliner devant son vieux Père, comme Joseph devant Jacob mourant, pour lui demander encore une bénédiction, la bénédiction suprême.

O laborieux ouvrier ! votre travail a été fructueux, votre journée a été bonne. Ce n'est pas une simple gerbe que vous avez recueillie, mais une moisson tout entière. C'est assez pour un seul ; arrêtez-vous, et respirez un instant sur le sillon où vous avez fait une récolte si belle, avant de vous présenter au père de famille pour toucher votre salaire. En effet, Dieu qui l'avait favorisé de grâces particulières, lui fit encore celle-ci : de pouvoir mettre un intervalle entre la pleine activité de la vie et le repos absolu de la mort : temps

précieux où l'on peut effacer la dernière trace des souillures que l'on aurait contractées en foulant la poussière du chemin, blanchir et orner sa robe nuptiale pour entrer tout droit et le front levé dans la salle du festin. Sa vue s'obscurcit peu à peu; les ténèbres l'envelopèrent et il se trouva plongé dans la nuit. Mais cette nuit était comme celle de David une illumination plus brillante que la lumière du jour, *nox illuminatio mea*; une illumination qui éclairait pour lui d'inénarrables délices, *illuminatio mei in deliciis meis*. En effet, si ses yeux s'éteignirent aux objets de la terre qu'il n'avait jamais cherchés, ils s'ouvrirent plus clairvoyants aux choses du ciel vers lesquelles il les tint désormais constamment tournés. Sa prière, jusque-là si fréquente, devint continuelle. Il priait dans la solitude de sa chambre, et quand on le voyait parcourir vos longs corridors comme une ombre silencieuse pour se rendre à la chapelle, il allait prier; et l'Ange du Seigneur en vous le montrant aurait pu dire de lui comme d'Onias : « Voilà celui qui prie beaucoup pour le peuple et la cité sainte; » car il priait pour vous, enfants, et pour cette maison si chère qui avait été son unique demeure en attendant celle de l'éternité.

Cependant tout en prolongeant sa course comme le soleil dans un long jour d'été, M. Piou penchait vers son déclin, et l'on commençait à prévoir sa fin prochaine, quand le 2 octobre arriva. Le 2 octobre ! singulière coïncidence ! et qu'il est difficile de n'y pas voir un signe frappant de prédestination ! Le 2 octobre est le jour même où tombent simultanément la fête du Rosaire et celle des Saints-Anges, c'est-à-dire le jour consacré aux deux dévotions qui lui étaient

les plus chères. Lui qui tant de fois avait célébré tour à tour chacun des mystères de Marie, s'en allait mourant le jour où l'Église groupe et réunit tous ces mystères pour les célébrer ensemble. Lui qui, par ses petits enfants, avait fait rendre tant d'honneur aux Saints-Anges, expirait le jour où l'Église honore spécialement ces Esprits bienheureux; et comme pour mieux accuser l'intention providentielle dans cette remarquable coïncidence, la solennité des Saints-Anges ayant été remise à cause de l'occurrence, sa sépulture, retardée de 48 heures, a été faite précisément le jour de la fête transférée. Aussi au moment où rangés autour de son cercueil vous entonnâtes ces paroles qui se chantent à la levée du corps : *Occurrite, angeli, suscipientes animam ejus*, il me sembla voir se produire un grand mouvement dans le ciel. Oui, vous êtes accourus, ô esprits bienheureux, vous avez accueilli avec des transports d'allégresse cette âme qui vous avait aimés d'autant plus que sans doute elle vous ressemblait davantage; et vous l'avez conduite en triomphe devant le trône de Marie pour lui répéter à ses pieds, dans l'ineffable sentiment d'une joie désormais sans mélange, le salut que tout à l'heure il lui adressait du fond de la vallée des larmes, quand ses lèvres mourantes murmuraient encore : Je vous salue Marie, *Ave Maria*. O bénigne Mère du Sauveur, vous lui aurez enfin fait voir votre Jésus, ce fruit béni de vos entrailles qu'il vous avait si souvent suppliée de lui montrer au terme de son exil ici-bas, *Jesum, benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende*. Et vous, mon Dieu, qui ne frustrez jamais de leurs effets les moindres paroles tombées de votre bouche adorable, vous lui aurez donné une place, qu'il

ne perdra plus, dans ce splendide firmament dont vos élus forment les étincelantes constellations. Car vous nous avez dit par votre Esprit dans vos Saints Livres : Ceux qui auront enseigné la sagesse à un grand nombre, brilleront comme des étoiles dans de perpétuelles éternités : *Qui erudierint multos fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.*

Ainsi soit-il.

A 3 h., vêpres au sanctuaire privilégié. M. le Curé de Doué nous adressera quelques paroles d'édification.

A l'issue des vêpres, procession solennelle du Saint-Sacrement, pendant laquelle l'excellente musique du collège de Doué fera entendre ses plus belles fanfares.

Au retour, avant la bénédiction du Saint-Sacrement, allocution par M. le Curé de Saint-Pierre de Saumur.

MM. les ecclésiastiques sont instamment priés d'apporter leurs habits de chœur et leurs livres de chant.

La distance des voies ferrées de Saumur et de Doué, aux Uimes, est de deux lieues. Mais on trouvera, à volonté, dans l'une et l'autre de ces deux villes, des voitures à des prix très-réduits.

Les personnes qui préviendront pourront compter aussi sur le confortable à des prix modérés.



La cinquantaine de M. Piou, à Combrée.

Les souvenirs les plus vivants et les plus chers, ceux d'une adolescence heureuse et d'une éducation chrétienne; les amitiés inaltérables venant se retremper à leur source; la reconnaissance envers des maîtres toujours aimés; les vertus enfin du plus longtemps vénéré entre tous, jugées dignes par Dieu d'une couronne que tous ses fils accouraient poser sur ses cheveux blancs: voilà ce que fêtait Combrée le 12 juin en célébrant la cinquantaine de sacerdoce de son cher et saint aumônier, M. Piou. A ses fidèles enfants s'adresse le récit de cette fête: puisse-t-il être, pour les uns, l'image de leurs souvenirs, pour les autres, la consolation de leur absence!

Les nombreux amis accourus dès la veille, comme pour célébrer les premières vêpres d'une si bonne fête, accueillaient avec grand honneur et plus de joie encore quelques-uns des fils les plus glorieux de M. Piou et de Combrée. A côté de Dom Bourigault, Abbé de Ligugé, un irrésistible élan de son cœur avait amené le Révérendissime Abbé de Solesmes, Dom Couturier, venu partager et augmenter les joies d'une maison qu'il chérit et dont il fait l'honneur. Avec quel empressement l'ont entouré ses amis et ses anciens élèves, on peut assez le deviner si jamais on s'est approché de lui. Il était suivi, pour leur bonheur et pour le nôtre, de deux religieux que Combrée a donnés comme lui à Solesmes: les PP. Follenfant et Legeay. L'allégresse de la veille préparait ainsi celle du lendemain.

Dès l'aube, tous les chemins versaient à Combrée une foule amie,

heureuse d'assister à l'une des plus belles fêtes du collège, et que de cordiales invitations amenaient sur une route qu'il est si doux à tous de reprendre souvent. Il était là, à la place marquée au milieu de nous par son titre et par la reconnaissante affection de Combrée, ce cher et vénérable M. Levoyer, le *grand-père* de la maison, comme on aime à l'y appeler : il y était entouré d'une foule de ses anciens élèves ou collègues, venus des stalles du Chapitre comme de toutes les cures du diocèse, depuis les plus modestes jusqu'à celle de la Cathédrale; de tous les rangs aussi, et de toutes les professions de la vie civile, où, grâce à Dieu, Combrée compte un grand nombre de cœurs fidèles à ses leçons.

La messe pontificale est célébrée par le R. P. Abbé de Ligugé. Un nouveau souvenir s'ajoute inopinément à tant d'autres : à cette messe de cinquantaîne, c'est un second cinquantenaire qui va prendre la parole. Aujourd'hui même, M. Peltier, condisciple de M. Piou, et chanoine honoraire de Reims, accomplit lui aussi un demi-siècle de sacerdoce ; et c'est un touchant spectacle que de voir l'émotion du vieillard se souvenant encore des conseils que reçut sa jeunesse de lévite. Et pendant ce temps, où est le héros de notre fête ? A peine sorti d'une rigoureuse clôture que lui imposait sa modestie non moins que son émotion, M. Piou assiste sans être vu à ces actions de grâces que nous rendons à Dieu pour lui : il est là, dans l'ombre d'un pilier, mais dans la pleine lumière de nos cœurs.

Le réfectoire s'ouvre. C'est la plus large hospitalité qui en a dressé les tables, mais il y a mieux encore : c'est un cœur Combréen qui en a décoré les murs. En face du baldaquin gracieux qui couvre les plus honorés de nos convives, un buisson de lauriers s'élève, pour ombrager un auguste cinquantenaire. Salut à Pie IX, que nous avons appris ici à vénérer comme Père des chrétiens, et Docteur infailible de l'Eglise ! Salut à vous tous, dont les images sont suspendues entre le ciel et nous, maîtres chéris, amis vénérés, *pères* de la jeunesse, à qui notre affection filiale discernait déjà, comme à M. Piou, le rare honneur de ce doux nom ! Quelques-uns, M. Drouet, Mgr Charbonnaux, M. Batardière, M. Collmann, nous sourient et nous bénissent de là-haut ; d'autres nous laissent regretter une absence dont leur cœur seul n'est pas ; d'autres enfin, plus heureux, partagent et animent notre allégresse.

Voici un silence, et des voix fraîches et timides font entendre de jolis couplets. A chaque refrain, un gros bouquet va se poser devant quelqu'un de ceux que nous fêtons. M. le Supérieur en a sa part à double droit, puisque sa fête se célèbre justement aujourd'hui. Mais il reçoit à coup sûr moins qu'il ne donne. Il se lève, il nous parle, il déploie un parchemin : c'est le diplôme de chanoine honoraire pour M. Piou ! —

Imaginez, si vous le pouvez, l'explosion de la joie qui accueille ce bouquet ! La salle croulerait sous nos applaudissements, si M. Coutant ne l'avait faite plus solide que les murs de Jéricho.

Le tour est venu de l'éloquence et de l'harmonie, et nous nous réunissons dans la salle où elles ont coutume de marier leurs charmes. L'Académie de Combrée, toujours modeste, laisse à ses invités la plus large place, et ne fait succéder au discours traditionnel d'ouverture que l'heureux récit d'un acte de clémence de Pie IX. C'est un ancien académicien, c'est un ancien élève de M. Piou, que nous allons saluer en M. Bennchet, qui vient de monter à la tribune. L'éminent professeur de la Faculté des Lettres à l'Université d'Angers a mis au service d'un cœur ému et fidèle toutes les ressources d'un esprit délicat et exercé ; et nous sommes heureux de devoir à son obligeance l'espoir de lire la semaine prochaine ce discours que nos applaudissements ont tant de fois interrompu.

Tous les âges de Combrée, le passé, le présent, et l'avenir même ont trouvé leurs interprètes les plus naturels et les plus sympathiques dans M. Levoyer et M. le Supérieur. De quelles salves n'avons-nous pas souligné l'espérance, évoquée avec tant de cœur et d'à-propos, d'avoir à fêter bientôt à Combrée une nouvelle cinquantaine, aussi glorieuse et aussi chère que celle qui nous rassemble aujourd'hui !

Hâtons-nous de nous grouper sur le perron : que sortira-t-il de ces effrayants remparts de carton élevés en face de nous ? Voici le cortège qui va les animer. Ce sont des orientaux de la vieille roche : hallesbardiers à l'air martial, serviteurs bariolés, ministres en turban, astrologue au teint bronzé et au bonnet pointu, monarque enfin majestueux et fort âgé, à en juger par la couleur de sa barbe. C'est une charade en pantomimes : ô la bonne idée, inconnue encore à *notre temps*, et qui nous eût fait trépigner de plaisir ! L'histoire d'Assuérus se déroule : nous la suivons depuis l'édit promulgué au son du *cor* jusqu'au triomphe de Mardochée, enrichi du *don* de l'anneau royal, pendant qu'Aman se voit passer au cou le fatal *cordón*. C'est à merveille, et voilà le tour des philosophes passé.

Voici maintenant celui des rhétoriciens. Un farouche proconsul, escorté de menaçants satellites, donne l'exemple d'un sacrifice aux Dieux. Un chrétien refuse : il est saisi, sur une vile dénonciation, grassement payée — en gros *sous*. On le met aux fers : il convertit ses geôliers ; un diacre baptise les néophytes. Agapes chrétiennes, où circule la *coupe*, conversion des licteurs qui devaient achever le supplice, repas commun où plus d'une *soucoupe* est vidée, tout passe sous nos yeux avec un intérêt qu'éveillent dans les esprits les souvenirs de Fabiola.

La nuit qui va tomber nous réserve d'autres fêtes. Une longue proces-

sion se forme : éclairée dans sa marche par des colonnes de lumière, elle traverse le bourg illuminé, et conduit à l'église paroissiale les deux Abbés en vêtements pontificaux. Animée depuis longtemps de la même vénération qui nous rassemblait tous, la population de Combrée, curé et maire en tête, avait tenu à honorer publiquement le noble vieillard qu'elle a toujours associé dans sa reconnaissance au grand bienfaiteur de la contrée, M. Drouet. Aussi point de rue qui n'eût ses arcades et ses guirlandes, point de fenêtre qui n'eût ses lumières. Un salut est donné à l'autel où M. Piou célébra ses premières messes, et le collège fête le retour de la procession par l'illumination de toute sa façade, et par des feux de bengale qui font briller ses murs et resplendir la statue de la Vierge qui les couronne. Le *Te Deum* jaillit de tous les cœurs et de toutes les voix : il remplit les échos de la maison, et vient s'achever au pied de l'autel de la chapelle.

A cette belle journée, longtemps prolongée encore çà et là par les conversations amies d'une veillée charmante, succède enfin pour tous le silence et le repos. Quelle épouvantable détonation vient le troubler dès l'aurore ? Combrée saute-t-il ? Oui, mais c'est de joie, et nous avons entendu le *marron* du grand congé.

Retracerai-je les charmes d'une promenade matinale dans ces jolis vallons animés par les ruisseaux, les étangs et les rochers ? A chacun de réveiller ses souvenirs, et de se croire revenu à la Corbinière, où nous dinions sur l'herbe, à l'ombre des grands châtaigniers. Rien ne manque aux vieilles traditions, pas même la lecture spirituelle, faite par un ancien élève, et couronnée par une dernière bénédiction de Dom Couturier. Hélas ! c'est l'heure des adieux, et les chers Pères Abbés vont nous quitter. Les mains se cherchent, les bras s'enlacent, les larmes coulent, les sanglots éclatent. Les voix que l'émotion n'a pas étouffées entonnent le psaume : « *Ecce quam bonum !* » Pendant ce temps, les Pères s'éloignent, ils montent au milieu de nos chants : d'une main ils pressent leur cœur, de l'autre nous montrent le Ciel. Oui, c'est bien là que doit se retrouver notre affection et monter le cri de notre reconnaissance : car c'est de là que sont descendues les bénédictions dont nous avons été couverts, et les inexprimables joies que Combrée vient encore de nous faire goûter.

A. MAUVIF DE MONTERGON.

— Les anciens professeurs et les anciens élèves ont spontanément ouvert une souscription dans le but d'offrir à M. l'abbé Piou sa croix et son costume de chanoine.

Ils ont prié M. l'abbé Ravain, professeur à Combrée, de recevoir leurs offrandes.

— *Militans Jesu Christi Ecclesia* ; — nonobstant toutes prescriptions contraires, celles même qui demandent une mention spéciale.

Donné à Rome à la S. Pénitencerie, le 7 septembre 1881.

« LOUIS CARD. BILIO P. M. »

En vertu de la faculté ci-dessus accordée, le jubilé est prorogé dans tout le diocèse d'Angers jusqu'au 8 décembre prochain.

Visites pastorales

Monseigneur fait en ce moment ses visites pastorales dans l'arrondissement de Cholet. Partout il reçoit un splendide accueil. Nous ne pouvons publier les relations qui nous sont adressées à ce sujet, ni donner pour chaque paroisse un compte rendu spécial. Jamais le premier Pasteur n'avait été reçu avec un pareil enthousiasme. Les populations se portent en masse au-devant de lui. Les maires et les conseils municipaux viennent à sa rencontre. Les bourgs sont décorés avec un goût parfait. C'est plusieurs semaines à l'avance que l'on commence à préparer les arcs de triomphe, les guirlandes, les travaux de toute sorte qui doivent orner les rues. La journée se termine par une brillante illumination, quelquefois par un feu d'artifice. Monseigneur parcourt les rues, félicitant les habitants, s'entretenant avec eux ; rien ne peut donner idée de ces fêtes vraiment ravissantes.

La foi est encore vivante au cœur des populations de l'Anjou. La persécution religieuse que nous subissons en ce moment peut bien faire quelques victimes : mais, en revanche, les catholiques se serrent de plus en plus autour de leurs prêtres et de leur évêque. Ces manifestations, plus éclatantes que celles des années précédentes, sont la meilleure des protestations.

Cette semaine, nous avons eu le regret d'apprendre la mort du vénérable M. Piou, ancien aumônier du collège de Combrée, décédé le 2 octobre, à l'âge de 83 ans. On nous écrit que sa sépulture a eu lieu mercredi dernier, avec un concours d'ecclésiastiques venus de différents points du diocèse. Parmi eux se trouvaient plusieurs membres du Chapitre, anciens maîtres ou élèves de cette maison. Au cortège de deuil, qui se composait de la famille du défunt et de tout le personnel de l'établissement, s'était joint un certain nombre de laïcs, anciens élèves de Combrée. La levée du corps a été faite par M. l'abbé Chevallier, curé de la paroisse ; M. l'abbé Claude, chanoine honoraire, supérieur actuel de l'Institution, a célébré la messe, et M. le chanoine L. Levoyer, ancien supérieur, a fait l'absoute, après avoir adressé à l'assistance quelques paroles émues. M. l'abbé Piou, né à la Chapelle-Aubry, le 20 mars 1798, avait été amené à Combrée en 1810, pour y faire ses études, par M. l'abbé Drouet fondateur de l'Institution. Après ses études de théologie au grand séminaire d'Angers, et deux années passées au petit séminaire de Montmorillon, comme collaborateur des Jésuites, il était revenu à

Combrée, où il avait été chargé de l'enseignement d'une classe. Ordonné prêtre en 1827, on l'avait chargé dès lors de la direction spirituelle des enfants avec le titre d'aumônier, qu'il a gardé jusqu'à la fin de sa carrière. En 1877, Mgr Freppel le nomma chanoine honoraire. Vers ce même temps, la Société des missions étrangères voulut rendre hommage à son zèle ardent pour les missions et la propagation de la foi, en lui décernant le titre de membre honoraire de cette même société. Prêtre éminemment pieux, très particulièrement remarquable par son amour de la solitude, de la prière et de la pauvreté, comme aussi par son zèle affectueux et paternel pour l'âme des jeunes gens, M. Piou laisse des souvenirs profonds dans le cœur de tous ceux qui ont été à même de l'apprécier.

Nous serons heureux, la semaine prochaine, de donner une notice plus complète du vénérable défunt, en publiant les paroles prononcées par M. le chanoine L. Levoyer à la cérémonie des obsèques.

Nous croyons devoir rappeler aux familles que les *Cours professionnels* ouverts par les Religieuses du couvent de l'Immaculée-Conception, rue de Frémur, 6, et dirigés par Mme Brasier de la Vauguyon s'ouvriront le 7 novembre prochain. On ne saurait trop recommander cette école de dessin et de peinture qui a obtenu, l'année dernière, un succès si légitime et qui peut rendre de vrais services à toutes les classes de la société.

Une mission à Bégrolles.

On nous écrit

La paroisse de Bégrolles vient de donner une marque éclatante de la foi qui l'anime toujours, malgré les influences malsaines qui, parfois, l'agitent à la surface.

A l'occasion du Jubilé, une retraite préparatoire a été donnée par le R. P. Roux, oblat de Marie, et l'un de ses vénérables collaborateurs. Afin de laisser plus de liberté à ses paroissiens et par une délicatesse qu'il ont pu apprécier, notre bon curé s'est abstenu de confesser et ce n'est que sur les instances des missionnaires que le vicaire leur a prêté son concours pour le ministère du saint tribunal.

Grâces soient rendues à Dieu ! Dès le premier jour, l'appel des apôtres a été entendu et les confessionnaires ont été littéralement assiégés. Les instructions simples, mais solides et données avec cœur par les bons Pères, trouvaient écho dans les âmes, et des hommes, en grand nombre, depuis longtemps éloignés des sacrements, sont revenus à Dieu. Qu'un tel succès, qui a dépassé toutes les espérances, console le cœur du pasteur, et prouve aux missionnaires qu'ils n'ont point jeté le grain de la divine parole dans une terre stérile !

Prions pour que l'homme ennemi ne sème plus l'ivraie dans le champ du père de famille, et pour qu'il ne reste plus, bientôt, un seul rebelle à la grâce divine. Je suis si impressionné du résultat moral obtenu par cette mission que j'oubliais de vous parler de nos décorations et de nos illuminations qui ont été vraiment splendides.

Chapelle de la Visitation. — Dimanche prochain, 16 octobre, il y aura dans cette chapelle, le soir, après les vêpres, en l'honneur de la Bienheureuse Marguerite-Marie, sermon, puis salut solennel et bénédiction du T. S. Sacrement, suivie de la vénération des reliques de la Bienheureuse Marguerite Marie. — Le lendemain, lundi, messes basses à 6 h. 1/2, 7 h. 1/2 et 8 h. 1/2. Exposition du S. Sacrement après la dernière messe. Le soir, à 4 h., sermon, suivi du salut et de la vénération des reliques de la Bienheureuse, comme la veille.

Chapelle de N.-D.-sous-Terre, Monastère de l'Esvière. — Dimanche 16, Pureté de la Bienheureuse vierge Marie, indulgence plénière. — Mercredi 19, saint Pierre d'Alcantara, indulgence plénière. — Jeudi 13, saint Elzéar, indulgence plénière.

Chapelle du Très Saint Sacrement, rue Cordelle. — Mardi 18, instruction à 4 1/2 par M. l'aumônier de la communauté. — Jeudi 20, réunion de la 10^e semaine Eucharistique dont la pensée dominante sera l'*Action de grâces*.

ADORATION PERPÉTUELLE

Dimanche 16, 19^e DIMANCHE. — Ste-Thérèse, Sainte-Gemme-sur-Loire, Maulévrier, Le Thoureil,
Lundi 17, — Louvaines.
Mardi 18. — Le Longeron.
Mercredi 19. — St-Maurille de Chalonnes.

Jeudi 20. — Ouvroir de St-Vincent-de-Paul (Angers), Nyoiseau.
Vendredi 21. — Le Puiset.
Samedi 22. — La Chapelle St-Florent.

Chronique Diocésaine

M. Piou, ancien aumônier de Combrée.

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire, ainsi que nous l'avons annoncé, les paroles prononcées par M. le chanoine Levoyer à la sépulture de M. Piou.

I. — Je devrais peut-être craindre, messieurs, de troubler par mes paroles l'impression que nous éprouvons tous. Aussi bien, quoi de plus éloquent que votre concours empressé pour venir, dans cette cérémonie funèbre, non seulement prier pour une âme chère à tant de cœurs, mais, de plus, honorer la douce et salutaire mémoire d'un de ces hommes admirés de tous pour leur abondante piété : *Illi viri*

misericordiæ, quorum pietates non defuerunt! (*Eccl.* XLIV). La vie de ce saint prêtre recevra, un peu plus tard, l'éloge mérité ; mais vous et moi, messieurs, nous avons hâte de prendre la leçon fournie par des exemples si propres à nous aider pendant le reste de notre pèlerinage sur la terre.

II. — L'unité a fait le caractère spécial de la vie de notre vénérable confrère. Tous ses jours se sont ressemblés entre eux. Mais, constamment remplis d'œuvres méritoires, ils ont été un acheminement si sûr vers l'issue désirable, qu'aujourd'hui il n'est pas un seul d'entre nous qui ne se dise intérieurement : Ah ! puissé-je mourir de la mort de ce juste ! (*Num.* XXIII, 10.) Et quel a été chez lui le principe de cette constante fidélité ? Tout simplement la conviction profonde et le sentiment pratique de ces vérités élémentaires dans l'enseignement de notre sainte Foi : il n'y a pour l'homme qu'une seule chose absolument nécessaire : faire son salut ; que lui servirait de gagner l'univers entier, s'il venait à perdre son âme ? Or, le péché étant le seul obstacle au salut, donc il faut, à tout prix, éviter le péché.

III. — Quiconque a eu des relations avec M. Piou, surtout de certaines relations intimes, conviendra sans peine que chez lui l'opposition au péché avait une forme des mieux accusées, et que dans ce digne prêtre on sentait tout d'abord l'homme qui travaillait de toutes ses forces à la destruction du péché ; *ad destitutionem peccati* (*Hébr.*, IX, 26), et les âmes qu'il a pu pénétrer une seule fois de ses consolations et de ses encouragements, ne réussiraient jamais, ce me semble, à se trouver à l'aise dans l'état que Dieu ne veut pas, c'est-à-dire dans l'état du péché.

IV. — Cette vive opposition au péché, ce désir de sauver son âme, joints en lui à un tendre et ardent amour de Dieu, lui valurent d'abord une enfance et une jeunesse irréprochables et pures, comme celles du jeune Tobie, et il ne paraît pas que les instituteurs de sa jeunesse aient jamais eu de reproches à lui adresser. Nous avons connu de ses anciens compagnons d'étude qui, parvenus à un âge avancé, l'appelaient toujours *le saint*, par une habitude qui semblait avoir pris naissance sur les bancs mêmes du collège.

V. — Cette vertu précoce devint encore plus remarquable durant les années du séminaire, années si fécondes pour le jeune lévite possédé, comme l'était M. Piou, du désir de correspondre à la grâce de sa vocation. Toutefois le séminaire, avec tous ses exercices pieux, n'était pas encore assez pour lui. A cette époque, les religieux de la Compagnie de Jésus, encore trop peu nombreux en France, admettaient de jeunes ecclésiastiques séculiers pour collaborateurs dans l'œuvre de leurs collèges. Déjà parvenu, sous l'habile direction des Fils d'Olier, à la mesure de l'ecclésiastique modèle, M. Piou, dévoré de cette faim et de cette soif béatifiées par N. S. dans l'Évangile, la faim et la soif de la justice et de la perfection, obtint d'être admis comme auxiliaire dans une de ces maisons ; et là, sous la forte discipline des enfants d'Ignace, il prit cette vigoureuse trempe d'esprit de pauvreté, de dénuement et de mépris pour les choses du monde, que

nous avons tous admirée en lui, et qui l'avait marqué comme d'un cachet ineffaçable. Là aussi, il put, en ce qui concerne la direction morale et spirituelle de la jeunesse des collèges, acquérir, par expérience, certaines notions, dont, un peu plus tard, le collège de Combrée a pu retirer un grand profit.

VI. — De retour à Combrée, auprès de M. Drouet, de douce mémoire, le protecteur et le père nourricier de sa vocation, M. Piou s'exerça d'abord comme professeur. Mais ordonné prêtre, il ne tarda pas à n'avoir plus d'autre fonction que la direction spirituelle des enfants, et il commença dès lors à porter le titre d'aumônier, titre honorable par lui-même, titre qu'il a honoré par ses vertus, mais seul titre qu'on ait pu joindre à son nom depuis 54 ans, si l'on excepte cependant celui de chanoine honoraire, que Mgr Freppellui a donné, il y a quelques années, le jour auquel se célébrait sa cinquantaine de prêtrise. Du reste, peu lui importait; car si l'on a quelque excès à lui reprocher, c'est peut-être d'avoir poussé trop loin le désir de ne porter aucun titre.

VII. — Mais c'est ici, messieurs, que nous pouvons interroger vos souvenirs, ou mieux, vous y renvoyer simplement. Eh bien, quelles furent donc les qualités de ce pieux aumônier? Comment comprenait-il et remplissait-il ses fonctions? Pour moi, je crois le reconnaître dans certains avis que saint Grégoire de Nysse donne au prêtre désireux de bien remplir sa mission: « Priez, dit ce Père, commentant la parabole du figuier stérile, priez, et ne pensez pas qu'il faille désespérer si vite. En attendant ne négligez rien; par de sages réprimandes, remuez, retournez le sol dans la conscience coupable; réchauffez par vos exhortations l'âme malade; par les divins enseignements, arrosez-la comme d'une eau abondante; par le souvenir des saints préceptes, environnez-la comme d'une palissade ou d'un retranchement. Vous avez pour mission d'apaiser le juge. Méritons de porter le même titre que le Seigneur lui-même. On l'appelle *consolateur*, parce qu'il dispose le Père céleste à se montrer propice aux hommes » (*Greg. Nyss in eos qui acerbi judicant.*)

VIII. — Sous ces traits, messieurs, ne reconnaissez-vous pas votre aumônier? N'aimez-vous pas à vous le représenter sous l'image d'un père miséricordieux et tendre? Oh! qu'il était bien de ceux qui savent souffrir avec ceux qui souffrent, pleurer avec ceux qui pleurent; *Flere cum flentibus* (*Rom.*, XII, 15). Ame à la fois timide et généreuse, sa vertu offrait de remarquables contrastes. Ainsi, par exemple, qu'on me permette ce détail. La seule vue, la seule idée d'une plaie, d'une blessure sanglante, d'une opération douloureuse, suffisait pour émouvoir en lui à l'excès la sensibilité nerveuse, or cependant il n'eût pas hésité un seul instant à toucher même de la main une plaie béante et saignante, s'il eût cru par là pouvoir en calmer la douleur; et dans une circonstance encore présente à notre mémoire, après bien des années, nous l'avons vu de nos yeux exposer manifestement sa propre vie pour sauver celle d'un autre. Mais c'était surtout en ce qui a trait à l'état des âmes que nous avons lieu

d'admirer en lui de pareils contrastes. Rien ne lui causait une émotion plus pénible que la vue et la seule idée du crime et du péché. Son religieux respect pour la loi divine, joint à son ardent amour pour Dieu, pouvait bien lui faire dire, en toute vérité, avec le Roi prophète : J'ai vu les prévarications et j'en ai séché de dépit ; *Vidi prævaricantes et tabescebam.* (Ps. CXVIII, 158.) Mais cette horreur du péché, considéré comme offense envers Dieu, se convertissait chez lui en douce et miséricordieuse compassion, quand il le considérait comme plaie des pauvres âmes, comme un mal souverain qui appelait le conseil et la main d'un médecin charitable, et l'application du sang répandu sur le calvaire. Cette charité surabondante se montrait par tous les endroits. Sa bourse était ouverte, nous l'avons su autrefois, à tous ceux qui lui demandaient du secours, soit pour eux-mêmes, soit pour quelque bonne œuvre. Aussi pensons-nous que le plus souvent elle était vide, et que ce très digne prêtre était pauvre dans toute la vérité de l'expression. Du reste autour de lui absence de tout luxe. Pourvu d'un appartement confortable, aussi bien que tous ses confrères, lors de leur installation dans une magnifique demeure, il sut, par sa manière d'être et de s'arranger, donner à sa chambre l'aspect d'un parfait dénuement.

IX. — Tel était ce prêtre éminemment pieux ; tel, messieurs, vous l'avez tous connu ; non pas qu'il ait jamais cherché beaucoup à se produire au dehors, car depuis l'année 1810, époque à laquelle, presque encore enfant, il fut amené par M. Drouet de St-Martin-de-Beaupréau (1) à Combrée, pour y faire ses études, M. Piou n'a guère connu que sa chambre et le collège. Ses pérégrinations, et encore elles étaient rares, n'avaient d'ordinaire pour but que l'accomplissement de quelque fonction du saint ministère dans les paroisses du voisinage sur l'invitation de MM. les curés, ou bien encore quelques courtes visites à sa famille et à son pays natal, durant le temps des vacances ; sauf néanmoins un voyage relativement un peu lointain, entrepris pour soustraire à des recherches menaçantes les rejetons d'une famille illustrée par la vaillance et les plus rudes épreuves ; voyage dont il rapporta simplement, avec la satisfaction d'avoir fait une bonne œuvre, l'horreur des blasphèmes qu'il avait entendus dans certaines contrées ; car on était à une époque d'exaspération révolutionnaire. Son peu d'attention à tout le reste n'étonne pas de la part de qui ne songeait qu'à Dieu au ciel et aux âmes. Les jouissances de ce saint prêtre étaient dans la solitude, dans les exercices de piété, dans la prière, et notamment dans les instants prolongés qu'à certains jours surtout, par exemple le jeudi-saint, il passait aux pieds de N. S. dans le Divin Sacrement. Nous admirions alors l'air de sérénité et de bonheur que reflétait son visage, et nous nous disions intérieurement qu'il trouvait là un paradis sur la terre. Que peut-on désirer de plus ici-bas ?

(1) M. Piou était né à la Chapelle-Aubry ; mais ses parents étaient venus de là tenir une ferme à Saint-Martin-de-Beaupréau.

X. — Il n'a pas recherché la gloire de ce monde ; mais il s'en faut beaucoup cependant qu'il ait été totalement ignoré. On s'entretient rarement de Combrée, sans ajouter quelques mots sur M. Piou et ses vertus. Combrée et M. Piou se trouvent ainsi inséparablement unis dans un même souvenir. Des enfants de Combrée, employés dans l'apostolat des plus lointaines régions, aiment à mentionner, en toute circonstance, ce père vénéré, à l'influence duquel, après Dieu, ils se jugent redevables de leurs premiers élans vers une héroïque vocation, et ils justifient de la sorte le titre qui lui a été décerné de membre honoraire de la Société des Missions. Les différentes visites à Combrée de Mgr Charbonneau, le vénérable patriarche du Maïssour, ont toujours été l'occasion d'un nouvel hommage aux vertus de M. Piou. A ces témoignages s'est joint, dans une circonstance récente et solennelle, celui d'une voix auguste et éloquente (1). Enfin, plus récemment encore, le vénérable vieillard a reçu, sur son lit de mort, la précieuse et honorable visite de Mgr Gasnier, le digne vicaire apostolique de Singapour, l'un de ses anciens fils spirituels. Ce très digne évêque avait à cœur de revoir ce très aimé père avant qu'il eût rendu le dernier soupir, et avant de repartir lui-même pour l'Extrême-Orient. Scène touchante ! dans laquelle les bénédictions du père se sont confondues avec celles du fils, et où l'on s'est donné rendez-vous pour l'immortel séjour.

XI. — Il ne vit plus de la vie de la terre, ce père, cet ami, ce confrère vénéré. Il est mort dans la paix, plein de jours, *plenus dierum*, comme dit l'Écriture de ceux dont les jours ont été pleins de mérites. Mais nous ne nous contenterons pas de verser des larmes sur sa dépouille mortelle, ni même d'offrir des prières pour l'achèvement des expiations de cette chère âme, au cas qu'il y reste encore quelque légère tache à effacer. Nous nous proposerons en outre de nous animer par le souvenir de ses vertus et d'obtenir que son admirable zèle se continue, particulièrement dans le cœur de ceux que Dieu appelle à travailler à l'œuvre de cette maison bénie. De son côté notre ami, dans le ciel, plaidera notre cause avec un succès digne de la tendre affection qu'il nous garde et de l'ardent amour qu'un élu a pour Dieu. A notre cause il suppliera de s'intéresser encore de plus près l'auguste reine des anges et des hommes, Marie, la douce et puissante Mère de Combrée, qu'il a tant aimée sur la terre, à laquelle il était si heureux de gagner les cœurs, et qui l'a tiré de la prison de son corps, et délivré pour jamais de toute incursion de l'ennemi, le jour même de la fête de ce saint Rosaire qu'il récitait sans cesse avec une si édifiante piété. Ah ! il l'a récité jusque dans les bras de la mort ! D'ailleurs, bien qu'habitant du ciel, il sera toujours avec nous. Rien, comme dit Fénelon, n'est plus présent pour les vivants de la terre que les âmes entrées dans la gloire du ciel. M. Piou pourra encore voir et regarder ces lieux, ainsi que ceux qui l'habitent ; et

(1) Mgr. Freppel, à la distribution des prix de Combrée, au mois de juillet dernier.

que de grâces il voudra nous obtenir ! Donc, messieurs, si nous le voulons nous-mêmes, il s'en faudra beaucoup que son concours nous ait été enlevé par sa mort ; et longtemps, oui, bien longtemps encore, on pourra bénir le jour auquel la divine Providence conduisit à Combrée cet enfant de la Vendée, pour le sceller comme une pierre solide et précieuse dans les premières assises de l'édifice qu'elle se proposait de construire ; *Ecce mittam in fundamentis lapidem probatum, pretiosum, in fundamento positum* (s. XXVIII, 16).

Nouvelles de Rome.

On lit dans *l'Osservatore romano* du jeudi 6 courant :

Le dimanche 2 du courant, une députation de catholiques romains avait l'insigne honneur d'être reçue en audience particulière par Sa Sainteté N. S. P. le Pape Léon XIII, pour déposer aux pieds de Sa Sainteté deux volumes contenant une adresse protestant contre les faits qui se sont produits dans la nuit inémerable du 13 juillet.

Cette adresse était recouverte de 26,000 signatures de Romains, qui n'étaient qu'une partie de celles que l'on recueille encore en grand nombre.

On écrit de Rome au *Vaterland* de Vienne :

Plusieurs journaux annoncent que ces nuits dernières des voitures remplies de toutes sortes d'objets auraient été dirigées du Vatican au palais de Venise, résidence de notre ambassadeur auprès du Vatican.

Cela n'est pas exact. Par contre, on a dressé un inventaire de tout ce que renferme le Vatican, et copie en a été remise à tous les diplomates accrédités auprès du Saint-Siège, afin que ceux-ci pussent réclamer le jour où leur présence au Vatican serait devenue nécessaire. Le départ éventuel du Saint Père se ferait aussi sous l'égide de ces diplomates. Le service de surveillance est parfaitement organisé au Vatican. Les postes ont été partout doublés. Le télégraphe et le téléphone sont installés de façon à pouvoir appeler tout de suite le secours nécessaire à la sécurité de la personne sacrée du Pontife. Sur la demande de certains représentants de puissances étrangères, le gouvernement italien a aussi fait doubler tous les postes des environs du Vatican et a fait installer un nouveau corps de garde à l'hôtel de la Monnaie, derrière la basilique du Vatican.

L'Osservatore romano publie le discours par lequel Notre Saint-Père Léon XIII a répondu à l'adresse qu'a lue Mgr Foschi, évêque de Pérouse, dans l'audience accordée à la députation des habitants de cette ville ; en voici l'un des principaux passages :

Votre présence, très cher fils, Nous fait un vif plaisir, et Nous accueillons avec une reconnaissance particulière les protestations

PIOU 5220 René (1798-1881)

Combrée (tout) de diocèse d'Angers de à

Combrée (aumônier) de diocèse d'Angers de 1824 à 1881